

Le paysage : une expérience pour construire la ville

Michel Corajoud Paris, Juillet 2003

"Les objets peuvent être plus ou moins réussis, mais le plus grave est la dévastation du territoire, le ratage de cette discipline qu'est l'utilisation de la terre, en dépit des savoirs et de l'expérience accumulés (...). Nous assistons à la fin d'un ordre des choses qui préfigure peut-être autre chose, que nous ne connaissons pas encore. Et sans doute était-ce inévitable. Mais dans l'immédiat, la qualité est marginale et nous sommes devant un désastre"

Alvaro Siza. Techniques et Architecture N°466 Juin/juillet 2003

J'ai, maintenant, acquis la conviction que la connaissance et la pratique sur le paysage et, notamment sur la "campagne", peuvent être utiles à la réflexion et aux projets sur le territoire de la ville contemporaine, c'est-à-dire sur la périphérie, sur la "suburbanité".

Cette conviction sera le principal argument des notes que je vous livre. Elle s'est beaucoup fortifiée depuis quatre ans, à l'occasion de ma participation à **un enseignement de 3^{ème} cycle "Architecture et Paysage" à l'Institut d'Architecture de l'université de Genève.**

Si, dès l'introduction, je donne avec précision les grandes lignes de cet enseignement, c'est parce qu'elles pourraient à elles seules suffire à situer mon travail et mes réflexions aux limites des territoires de la ville et de la campagne ou plus largement du paysage. À la mitoyenneté, aujourd'hui conflictuelle, entre ces deux mondes qui s'ignorent et se repoussent, alors que c'est là, précisément, où se joueront, demain, les projets de réconciliation que je souhaite.

Genève (pour garantir son autonomie alimentaire) a su, depuis 1952, aux limites de la ville, protéger son territoire agricole. À deux ou trois kilomètres du centre on est dans une véritable proximité, une interpénétration "paysagère" entre la ville qui se développe et la campagne active (la Suisse comme "hyperville").

À l'horizon Ouest le Jura, à l'horizon Est le Salève et, au-delà, les Alpes, viennent parfaire ce cadre.

Ce rapport intense ville-campagne pose, actuellement, divers problèmes :

- le développement de la ville, de la "zone villas" notamment, qui suscite des conflits territoriaux, des conflits d'usage entre deux mondes qui se tournent le dos.
- le maintien, à proximité des nouveaux urbains, d'une agriculture intensive
- la gestion du domaine agricole où des subventions sont données aux agriculteurs pour soustraire dix pour cent de leurs terres de culture et créer, en substitution, des aires de "compensations écologiques"
- la renaturation des cours d'eau dont la pratique est très avancée en Suisse Allemande et commence sur le Canton de Genève.

Dans ce contexte, Genève est, pour l'enseignement "architecture et paysage", intéressant à plusieurs titres :

- l'importance de la limite frontalière
- la législation très puissante qui maintient l'agriculture à proximité de la ville
- la disponibilité d'études territoriales et de travaux cartographiques importants :
- Deux ouvrages, entre autres, réalisés par le Centre de Recherche sur la rénovation urbaine sous la direction d'Alain Léveillé :
 1. "l'Atlas du territoire Genevois" où les structures permanentes ou disparues du territoire figurent avec beaucoup de précision

2. "*Projets d'urbanisme pour Genève (1896/2001)*". Y sont regroupés plus de cent projets dont les plans Braillard de 1935 pour une extension de Genève et celui de 1936, le plan directeur régional où figure un incroyable quadrillage de la campagne par un maillage "*d'espaces publics ruraux*".

Ces outils de travail documentent une partie du fonds territorial sur lequel les étudiants travaillent à leurs hypothèses et projets.

À l'origine de cet "*atelier*" de troisième cycle, une longue pratique de recherche et d'enseignement à l'I.A.U.G; avec des collaborations importantes dont celles de Bernardo Secchi pendant plusieurs années.

En 1999, s'est constituée une équipe d'enseignants pour concevoir un atelier de projet et des séminaires de cours théoriques :

- un atelier de projet que j'anime avec trois architectes (Georges Descombes, Alain Léveillé et Marcellin Barthassat), un biologiste, un botaniste, un agriculteur.
- des séminaires de cours théoriques animés par trois philosophes (Jean-Marc Besse, Gilles Thiberghein, Sébastien Marot fondateur et rédacteur de la revue "*le Visiteur*"). Sébastien Marot est l'auteur de deux articles importants : "*L'alternative du paysage*" "*L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture*"
En arrière-plan, André Corboz, professeur d'histoire de l'urbanisme à l'école Polytechnique de Zurich.

Ces cours traitent, entre autres : de la cartographie, de l'anthropologie du paysage, des relations entre l'art contemporain et le territoire, le paysage, du "*Suburbanisme*" et du "*Superurbanisme*", des formes naissantes de la ville.

Nous avons entrepris de revisiter les ouvrages d'un grand nombre de théoriciens du XXème par exemple : Kevin LYNCH, Garrett ECKBO, J.B. JACKSON, Collin ROWE, Vittorio GREGOTTI, Aldo ROSSI, Rem KOOLASS, Bernardo SECCHI.

Les thèmes abordés furent ces dernières années :

- "*Habiter la campagne*": projeter un groupe de logements dont la densité et l'organisation seraient en accord avec la paysage du Pays de Gex, au pied du Jura sur la partie française de ce territoire frontalier.
 - "*Améliorer le domaine agricole d'Alexis Corthay*" au Nord Est de Genève sur la commune de Choulex, à partir des thèmes : "*compensations écologiques*", renaturation de la Seymaz (cours d'eau qui traverse ses terres), usage de plus en plus intense de la campagne par les nouveaux urbains, mutation probable de l'agriculture intensive vers une part d'agriculture de proximité.
 - "*Faire des propositions pour l'extension urbaine*" du Sud de Genève sur la commune de Troinex, entre Carouge et le piémont du Salève, extension provoquée par le déclassement d'une partie de la zone agricole dans le Nouveau Plan Directeur.
 - Valorisation et "*renaturation*" du territoire de l'Eau Morte sur les communes de Soral et de Laconex, au Sud-Ouest de Genève. Imaginer la mixité des usages entre des agriculteurs et des urbains.
- Pour la prochaine année académique, nous avons choisi l'hypothèse de travail qui est, dans sa formulation provisoire : "**le fonds territorial comme monumentalité possible de la ville contemporaine**". Nous explorerons et travaillerons à éclaircir les notions aussi controversées que "*monumentalité*", paysage-campagne et ville contemporaine.

Pour retracer mon parcours et dire les quelques notions que j'ai mises à jour sur les thèmes voisins ou centraux de l'urbanisme, j'ai choisi la méthode suivante :

m'appuyer sur une intuition qui divise toutes ces années en plusieurs périodes dont les orientations et les intensités sont inégales.

Ce "*champ numérique*" me servira de sommaire :

61	62	63	64	65	66	67	1°	L'initiation
68	69	70	71	72	73	74	2°	La Villeneuve de Grenoble. L'enseignement à Versailles.
75	76	77	78	79			3°	Le repli ou le temps de la réflexion
80	81	82	83	84			4°	Le Parc du Sausset
85	86	87	88	89	90	91	5°	La relance vers de nouveaux projets
92	93	94	95	96	97	98	6°	La production
99	00	01	02	03			7°	Les Quais de la Garonne à Bordeaux. L'enseignement à Genève.

Les périodes seront plus ou moins développées, mais au cours (■), ou à l'issue de chacune, je ferai le point sur les idées, les concepts mis à jour, leur nouveauté, leur affirmation ou leur modification.

La 1^{ère} période : L'initiation

→ Elle commence par l'**École des Arts Décoratifs** dont je retiens deux apprentissages déterminants :

■ la pratique et le goût du dessin, la pratique et le goût du "*projet*". Cette école était, alors, l'une des meilleures au sens où elle ne formait pas exclusivement à la décoration. Elle ouvrait très largement sur toutes les dimensions de l'activité de projet. Des anciens élèves de cette école font, aujourd'hui, de la mise en scène, de l'architecture, de la mode, du design, de l'écriture, du paysage ...

→ Pour aider au financement de mes études (je suivais les cours du soir à l'École des Arts Déco), j'ai travaillé deux ou trois ans chez **un architecte d'intérieur : Bernard Rousseau** qui avait collaboré avec Le Corbusier et qui connaissait bien Charlotte Perriand. Les commandes que nous devions satisfaire étaient assez particulières : Bernard Rousseau avait des amis proches qui lui demandaient de faire le projet des appartements qu'ils avaient acquis, en ne gardant que l'enveloppe des murs et les structures porteuses. Ce travail de conception et de réalisation d'une cellule d'habitation pouvait durer très longtemps, plusieurs années parfois !

La méthode était la suivante : à partir d'un travail de projet très précis sur calques et maquettes, chaque configuration de la cellule, chaque dimension, chaque meuble, chaque objet était alors "*négocié*" et retravaillé avec les futurs occupants (dont certains, au comble de l'impatience, campaient sur les lieux).

J'ai donc, à cette occasion, abordé la question du logement, de son organisation et de son usage. J'ai développé une exigence sur l'agencement, la mesure, la proportion, sur la référence au corps, car nous étions sous l'emprise formidable et stricte du "*modulor*".

C'est dans ce travail précis, qui visait à augmenter la capacité d'usage d'une enveloppe bâtie donnée, à expérimenter tout le volume disponible, que j'ai élaboré les premiers outils nécessaires à la traversée des échelles qui me seront utiles, plus tard, dans le projet sur le paysage.

À ce moment, j'ai compris que nous étions plus dans le domaine de la transformation que dans celui de l'invention et que la conception à partir du contexte était décisive. Alvaro SIZA, avec lequel j'ai collaboré plus tard, dit que "*l'architecte n'invente rien, il transforme ...*".

■ Je suis heureux de constater que la réflexion sur mon parcours incline ma mémoire à mettre au premier plan de mon expérience la question du logement, de l'habiter.

Nous savions aussi que ces grandes échelles devaient être rapportées à des données plus vastes et avec Bernard Rousseau, nous partagions la passion de collectionner des images de toute nature, prises au hasard de toutes les revues. Nous estimions que cette collecte devait nous situer et nous ancre dans l'actualité du monde.

Nous étions mobilisés par la question du classement. En effet, ces images que nous venions d'extraire étaient, de ce fait, un peu délocalisées; nous en déformions parfois les échelles et elles déclenchaient, en retour, toutes sortes de correspondances : correspondances disponibles pour alimenter nos projets.

J'ai plus tard repris la collection d'images dans ma méthode d'enseignement du projet à l'École du Paysage de Versailles,.

➔ Je suis, ensuite, entré dans **une équipe pluridisciplinaire, l'A.U.A.**: l'Atelier d'Urbanisme et d'Architecture, société civile coopérative, qui réunissait des urbanistes, des architectes, des décorateurs, des ingénieurs.

■ Dès les premiers instants et pour toujours, j'ai acquis la certitude que l'architecture, la ville seraient au centre de mes préoccupations. La ville, bien sûr, mais surtout la banlieue, car l'A.U.A. était résolument installé dans, et travaillait pour, la banlieue.

J'ai accompagné pendant dix ans cette inestimable équipe, comme salarié d'abord puis comme associé.

➔ Je reviendrai sur l'A.U.A., mais je dois faire toute la place, au centre de mon initiation, à **Jacques Simon** paysagiste qui en était, alors, un des plus proches collaborateurs.

Peu de temps après mon arrivée dans cette équipe où je travaillais sur des projets de villages de vacances, ma rencontre avec Simon fut fulgurante au point que notre association fut immédiate. Dans l'urgence, j'entre alors dans une nouvelle dimension que je ne quitterai plus : celle du Paysage.

Simon est un personnage multiple :

- Il est un très grand paysagiste dont le travail de cette époque s'apparente à ceux des paysagistes "*naturalistes*" allemands dont on voyait les projets dans la revue "Garten und Landschaft".

Son père étant forestier, il avait acquis très jeune une grande connaissance du milieu vivant, des plantes, des arbres dont il fait des dessins superbes.

- Mais il est, aussi et presque également, un photographe-reporter qui voyage beaucoup et rapporte des témoignages précis sur de très grandes villes et leurs banlieues : en Allemagne, en Angleterre et aux États-Unis. Il était, alors, l'éditeur et le rédacteur d'une revue de paysage très éclectique, qu'il bricolait lui-même, avec une énergie et une santé considérables. On y voyait, à toutes les pages, des morceaux de ville avec, en situation, des gens qu'il faisait parler en leur dessinant des "bulles".

- Il est, encore, un magnifique dessinateur dont les croquis simples mais très précis donnent bien l'idée de la maîtrise qu'il a de l'espace et de sa mesure.

- Avec lui, je conforte les expériences acquises sur la question des échelles et des allers et retours qu'il était nécessaire de faire. J'élargis considérablement mon champ : de la minutie des objets, des meubles, des cloisons, de mes premières expériences, aux très grands espaces ouverts qu'il me fait découvrir. Quand nous regardions ensemble un paysage, ses deux mains très expressives et mobiles mettaient, sur l'horizon, chaque chose à sa place.
- J'ai appris vite et donc confusément d'abord, l'agencement des divers plans qui organisent les proches et les lointains et qui, de porosités en porosités, en fabriquent les horizons. Simon savait, plus que tous, la mesure qui le sépare de chaque chose, même la plus lointaine. Il tenait ce don de son père qui, du sol, savait évaluer avec précision la taille des plus grands arbres.
- Il m'initia au passage qui va de l'espace au temps,... au temps que prennent les choses du milieu pour se constituer, pour se transformer. Je me souviens encore de son excitation au premier débourrement des saules Marsault ... il y voyait le signe d'un printemps que l'on n'arrêterait plus.

Ensemble, associés, nous travaillions à la campagne dans une de ses maisons. Il voulait réhabiliter, pour l'aménagement de la ville, les plantes ordinaires, que l'on pouvait voir dans les haies bocagères : le saule, l'acacia, l'érable, le peuplier neige et d'autres arbres que les pépiniéristes ne cultivaient pas parce qu'ils n'étaient pas suffisamment "décoratifs", pas suffisamment capricieux à la reprise et donc, ne coûtaient pas assez cher. Ses voisins paysans, convaincus, se sont mis à planter en lieu et place du blé ou du maïs, des champs entiers de peupliers neiges, de saules Marsault, parfaitement alignés.

Il aimait le travail du sol, il conduisait avec plaisir les tracteurs et les bulls, car la transformation de la topographie, la discipline des modelés lui étaient nécessaires pour mettre en lignes ou en courbes généreuses les arbres qu'il avait simplement choisis.

J'ai collaboré avec lui deux ou trois ans sur de nombreux projets aux échelles très différentes, j'ai appris à me servir, avec agilité, de cet outil qui rebute souvent les architectes, le "cutche" triangulaire aux échelles multiples.

Nous projetions sur des plans préétablis pour de très grandes opérations (ZUP de Nangis – de Bourg en Bresse – de Vigneux, ...). Il en dessinait les plans en mêlant à la fois une manière très paysagiste de l'époque, c'est-à-dire seconde, rapportée, on pourrait même dire: plaquée ; ou, tout au contraire, par des décisions simples, vigoureuses, il mettait en scène les sollicitations que le contexte lui proposait.

Simon, on le comprend, a définitivement incliné ma jeune trajectoire en m'initiant, avec une énergie inoubliable, à la connaissance et à la pratique de la transformation du paysage

- À mes amis je disais que je faisais maintenant du Paysage pour un jour savoir faire de l'architecture et de l'urbanisme.

➔ Retour à l'A.U.A., puisque à l'occasion de circonstances que Simon approuvait, j'ai hérité de tous les travaux de cette équipe dont je suis devenu l'heureux associé.

J'ai réalisé avec eux les projets d'aménagement de nombreux espaces extérieurs, mais à la différence de ceux que nous faisons avec Simon, je ne travaillais plus sur des plans masses achevés, je collaborais à leur établissement.

- Les esquisses que je dessinais pour aménager le "dehors", alimentaient à leur tour les architectes et les urbanistes de l'A.U.A. sur la question du "dedans", celle de l'habiter. Le point de vue que j'avais alors sur le paysagisme, après Bernard Rousseau, l'A.U.A. et Jacques Simon, est évidemment très différent de celui de mes confrères issus des écoles de paysage et, notamment, celle de Versailles. Je leur reprochais leur manque d'intérêt et de culture pour la ville où ils introduisaient tous les signes du démenti. Ils puisaient leur inspiration et leurs références dans l'idée qu'ils se faisaient de la "Nature". Ils collaboraient,

sans peine, à l'idéologie des espaces "verts". Je pensais qu'en voulant compenser les effets d'une urbanité, évidemment très dure à cette époque, ils en barbouillaient le sol avec tout un petit fatras de circonvolutions molles, prétendument "naturelles", qui, à mon sens, ne faisaient qu'introduire une violence supplémentaire.

Ma critique était injuste, je le sais, mais je la réactive, aujourd'hui, pour bien montrer ce qui me distinguait alors et ce que je vais apporter de nouveau dans l'enseignement que je donnerai ensuite, à l'École de Versailles.

J'ai mis en œuvre d'autres sources pour transformer le paysage que l'on habite.

→ J'ai participé à la création "*ex nihilo*" d'une ville à **Kourou en Guyanne**. J'ai assisté au défrichement de la forêt d'origine par les "*saramacas*" et au remblaiement avec du sable, des centaines d'hectares nécessaires pour mettre à l'abri des inondations les futurs quartiers de la ville.

Expérience limite ... pure tabula rasa.

J'ai pu sauver quelques très belles configurations paysagères de zones humides... moins sur le site de la ville, lui-même, que sur les sites de tir des fusées.

Les architectes en charge du projet (Michel Vignal et le S.M.U.H.) voulaient que les nouvelles fondations de cette ville soient le maillage des espaces publics.

J'ai donc travaillé au tracé des rues, des places, du bord de mer, à l'aménagement du premier centre Diamant et j'ai participé, très activement, à la création d'une pépinière qui devait fabriquer en grande masse les végétaux accompagnant les espaces publics.

■ De la petite taille d'un logement à l'immensité des territoires de la ville de Kourou et des sites de lancement des fusées, j'étais, dès les premières années de mon initiation, au cœur de la question des échelles que je n'ai jamais cessé de côtoyer.

La 2^{ème} période : le quartier de l'Arlequin à la Villeneuve de Grenoble

→ Cette période commence, véritablement, en **mai** ... combien cette parenthèse dure-t-elle ... je ne sais plus exactement ... longtemps. Le retour à l'A.U.A., pour continuer mes projets fut très difficile. Les acquis de cette expérience sont immenses, profonds, contradictoires, inoubliables au point où les rappeler pourrait être agaçant.

→ J'ai connu **Enrique Ciriani** chez Gomis, notre amitié fut immédiate et je lui proposai de me rejoindre à l'A.U.A.. Nous formons, avec **Borja Huidobro**, un peu plus tard, le groupe CCH, au sein de cette équipe.

C'est le projet du quartier de **l'Arlequin à la Villeneuve de Grenoble** qui nous occupe le plus. George Loiseau et Jean Tribel, architectes à l'A.U.A., conduisaient cette opération. Nous devons en étudier la "*rue*" et le parc au centre du quartier.

Que dire de ce projet dont on a beaucoup parlé, sinon qu'il était le fruit d'une circonstance exceptionnelle : un maire, Georges Dubedout qui avait fait de la Villeneuve le centre de sa politique et de toute son attention, un adjoint à l'urbanisme Jean Verlhac, venu du PSU dont les intuitions et les exigences ont été magnifiques, une équipe pluridisciplinaire, l'A.U.A., des architectes d'opération jeunes, généreux, des sociologues qui n'étaient pas sourds à ce qui venait de se passer, une animation de quartier, enfin, initiée par la Ville qui allait, sans cesse, alimenter le champ critique au moment où la ville s'élaborait, se construisait.

Le projet de ce quartier revendiquait une forte densité, une grande continuité formelle du bâti, qui devait accueillir de la diversité (c'est le plan de Toulouse le Mirail qui fut alors transposé), une volonté d'établir de véritables espaces publics : la rue, le parc, une distribution qui favorisait la mixité. Il n'est pas utile de rappeler, dans le détail, l'ensemble des expériences menées : l'intégration des équipements à partir de la rue, la mise en place dans

les écoles de nouvelles pédagogies, la tentative de réduire la ségrégation sociale dans le logement, la télédistribution, l'animation...etc.

Cette utopie a, pour partie, fonctionné quelques années et s'est progressivement défaits pour plusieurs raisons. Le départ de la "classe moyenne" et celui des intellectuels, qui retournaient au centre ville, furent à cet égard, décisifs.

On peut critiquer, aujourd'hui, les formes prises par cette utopie, l'échec relatif de la rue désactivée par l'arrivée du grand centre commercial, l'enfermement sur elle-même de cette forme urbaine singulière coupée des quartiers voisins et qui, de ce fait, renforce aujourd'hui, les effets de ghetto que l'homogénéité sociale a progressivement initiée.

Mais je n'ai plus jamais connu une telle intensité, une telle complémentarité de réflexions.

- J'ai appris, au cours de cette période généreuse, la complexité des questions que pose l'élaboration d'un projet pour une partie de la ville.

- J'ai aussi conçu et mis en œuvre les premiers outils que je pensais efficaces pour faire de ce parc dont j'avais le projet un lieu de plaisir, bien sûr, mais aussi celui où l'on se prépare au fait de l'architecture.

Voici, ce que j'écrivais, à l'époque, pour expliquer mon travail de conception :

"Le choc entre géométrie et géographie préside bien à la conception du parc de la Villeneuve mais dans un ordre inversé des efforts qui ont façonné la campagne.

La géométrie n'est pas, ici, la figure qui se déploie sur un fond, elle est le fond lui-même, le substrat, le site d'origine.

Sur ces terrains, rigoureusement plans, enclos par l'architecture, dans l'espace de cette sorte de clairière se tissaient déjà les lignes qui vont et viennent de l'ombre épaisse des bâtiments.

L'espace est chargé des traits de la ville et il n'y a eu, pour moi, qu'à les graver sur le sol.

Je devais laisser s'exprimer l'architecture bien au-delà des pans qui la ferment. La façade n'est pas la tranche initiée où s'affrontent deux mondes hostiles (dedans – dehors, espace-pierre – espace-vert). C'est un lieu où se règlent, dans l'épaisseur, les subtiles entrées de l'ombre et de la lumière.

Mais, à l'endroit du parc où s'épuisent ces influences, au-delà des ombres portées, le sol allégé se gonfle, se soulève ; il déforme la résille par des bombements qui en intéressent chaque ligne. C'est donc la géographie qui est ici importée mais une géographie qui ne peut être "nature" parce que tendue par le champ urbain.

Le paysage naît de la tension de tous ces mondes d'évocation.

Pour bien exprimer que l'ordre qui préside à ces lieux est celui de la ville, les chemins et les arbres traversent l'espace en gardant leur alignement. Ils franchissent la forme des buttes soit pour la blesser, soit pour s'y soumettre, car c'est la campagne qu'ils doivent, à leur tour, éviter. Ce parc exprime une volonté d'assumer le monde comme matière œuvrée par l'architecture".



Photo de Gérard Dufresne

LE PARC DE VILLENEUVE DE GRENOBLE

→ Je n'arrive pas, aujourd'hui, à dater exactement la parution du n°87-88 d'**Edilizia Moderna** : "**la forma del territorio**" (1965 je pense). Mais je sais que ce numéro de la revue fut, pour moi, un ensemble de pages fondatrices. Un article de Vittorio Gregotti ouvrait les différentes rubriques où des images d'urbanisme se mêlaient à des photos aériennes de grands paysages, de grands territoires, naturels ou urbains et à d'autres photos de paysage où, le plus souvent, l'agriculteur était le maître d'œuvre. Vittorio Gregotti, que j'admirais, disait, me semble-t-il, que "*la géographie volontaire*", l'agriculture, sont les formes premières de l'architecture et de la ville. Il dit, et de cela je suis sûr, que l'origine de l'architecture n'est pas la hutte, la cabane primitives mais la pierre dressée sur un champ.

→ En 1971, la **section de paysage de l'École d'Horticulture de Versailles** annonce sa fermeture prochaine. Alors que tous les enseignants quittaient, par anticipation, cette école, j'y entrais pour enseigner le projet de paysage bien que j'eusse, sur ce domaine précis, seulement quelques années d'avance sur mes étudiants.

■ Le fait d'enseigner, presque simultanément, le paysage alors que j'étais, moi-même, en train de le découvrir, a sans aucun doute fortifié l'importance qu'a eue ma pédagogie.

J'ai enseigné 32 ans dans cette école qui, après avoir fermé, s'est recomposée en École Nationale Supérieure du Paysage de Versailles. J'ai eu cette chance extraordinaire de pouvoir jouer un rôle prépondérant sur ce qui fut, longtemps, la seule véritable école du paysage en France et donc, d'infléchir notablement le sens que tous ces étudiants allaient donner à la profession de paysagiste.

Mais revenons à la campagne, comme la référence qui sous-tend mon travail. Nous organisons, chaque année avec l'école, un voyage pour aller au centre de l'Espagne, du Portugal, de l'Italie, de la Toscane notamment. C'est à ces occasions que j'ai partagé avec des paysagistes qui étaient alors étudiants, et aujourd'hui de grands professionnels, ce fonds territorial.

■ Ce qui fait, à mon sens, la beauté de ces paysages archaïques, c'est que l'on y voit, à l'œuvre et sans masque, la rationalité des agriculteurs aux prises avec le sol, le substrat d'origine qui s'oppose, résiste ou se prête.

→ Avec Enrique Ciriani et Borja Huidobro, nous avons réalisé, dans les mêmes années, **le parc de Maurepas-Élancourt**.

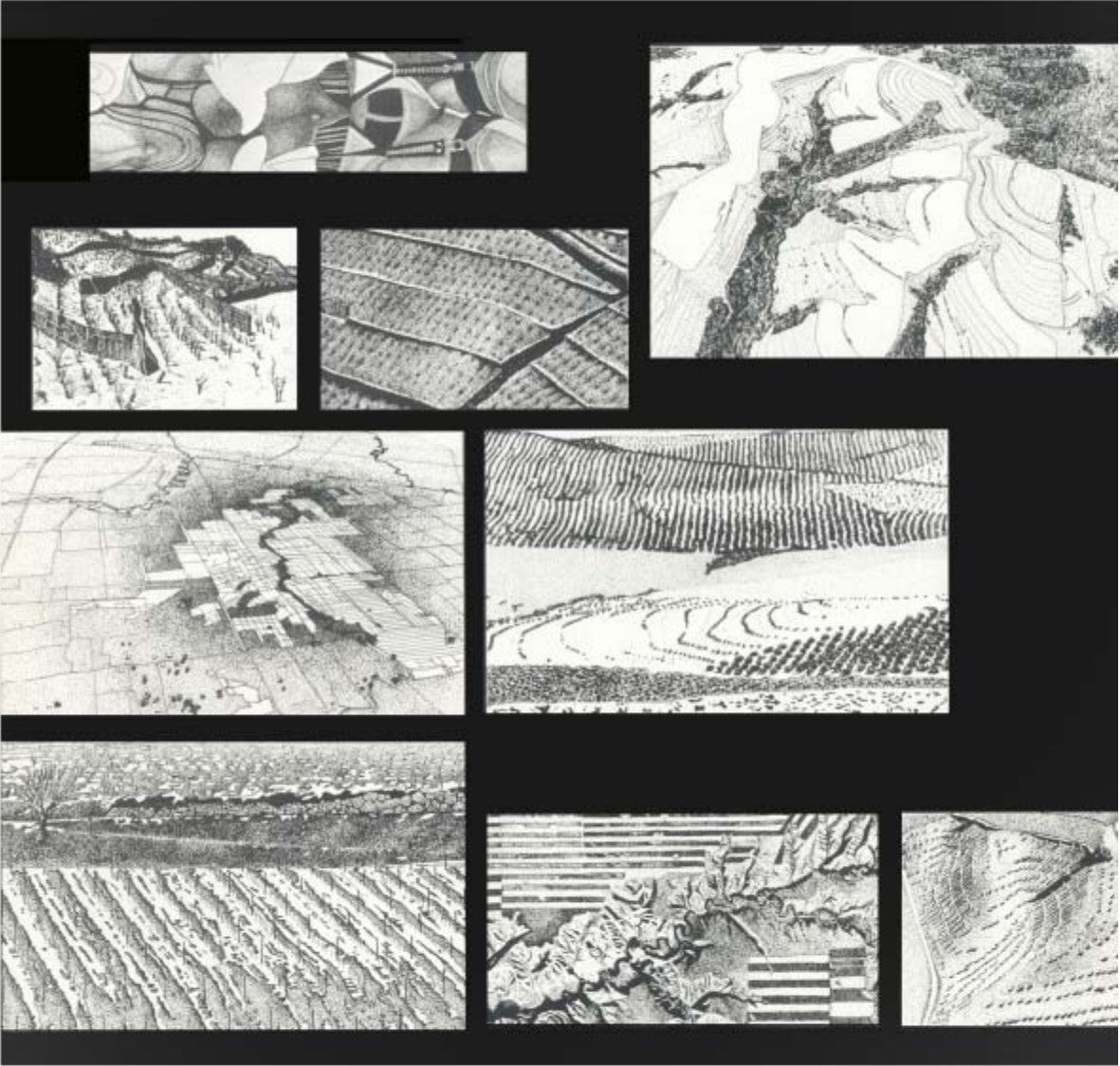
Il confirme le travail formel du parc de Grenoble, mais il eut la particularité suivante : la ville nouvelle avait décidé que ce parc, construit au beau milieu des champs, devrait être à l'origine de la forme urbaine du quartier à venir. On nous a donc confié, en plus du parc, le plan d'urbanisme de cette partie de la ville nouvelle.

→ En 1972, la participation au **concours d'Evry**, dope l'A.U.A.. Ricardo Bofill, appelé par Paul Chemetov, fait partie de l'équipe. Enrique Ciriani garde, jusqu'au bout, l'initiative du projet.

Tout était exagéré dans ce concours, la taille de l'opération, la nature du programme qui, en plus enflé, ressemblait à celui de la Villeneuve de Grenoble et, enfin, la réponse que nous avons faite. Une méga-forme urbaine enveloppant littéralement une rue gigantesque où, me semble-t-il, on pouvait faire entrer une forme égale à celle de l'Arc de Triomphe. "*Le monumental devait requilifier l'Urbain*", comme le pensait Ciriani.

En relisant, aujourd'hui, ma participation au texte du mémoire explicatif, je décèle, sans peine, derrière mes propos confus et mon style ampoulé, la faiblesse de mon engagement pour ce projet et l'écart que j'étais en train de faire.

Photo de Gérard Dufresne



dessins de Michel Corajoud

Photo de Gérard Dufresne



Le concours d'Evry gagné par Andrault-Parat a mis fin à ce type d'opération. Depuis, personne, heureusement, n'a jamais plus pensé et construit autant de logements à la fois ... (au moins sous nos latitudes !)

→ Je décide, peu après, un voyage en Afrique et, pour le faire, je quitte, sans le savoir, Ciriani définitivement et l'A.U.A. de même.

La 3^{ème} période : Le repli ou le temps de la réflexion

Cette longue période fut aussi inactive qu'intense : de la lecture, de l'écriture, beaucoup d'enseignement..., une analyse ... presque rien d'autre.

→ À mettre, cependant, au bilan de cette note, les quelques missions faites avec Claire Corajoud pour le Ministère de la Coopération au Zaïre, au Congo-Brazzaville, au Burundi.

À Brazzaville, comme à Bujumbura, la question posée était la même : quel avenir proposer à de très grands territoires vides au centre de ces agglomérations. Vides que la ville blanche avait volontairement ménagés, avant l'indépendance, pour se tenir à l'écart de la ville noire. Ces terrains énormes faisaient, depuis des années, pour les dirigeants de ces pays, l'objet de convoitise, de cadeaux, d'échanges.

Il s'agissait d'une grande forêt "*la Patte d'oie*" à Brazzaville, que l'on incendiait régulièrement et volontairement, et de centaines d'hectares en friche au centre de Bujumbura, qui se mitaient et se désagrégeaient par lambeaux.

Nous avons expliqué, montré, anticipé par des projets et, finalement, convaincu de l'importance de ces réserves foncières pour le devenir de l'urbanisme de ces villes. Nous avons fait quelques projets utiles pour freiner leur dépeçage et mis au point les textes d'un décret de protection.

Nous ne savons pas, aujourd'hui, ce qu'il en est advenu ...

4^{ème} période : le parc du Sausset

→ Au milieu de l'année 1980, nous gagnons Claire et moi (nous sommes désormais associés) le concours de ce très grand parc de deux cents hectares, au Nord-Est de Paris, en limite d'Aulnay et de Villepinte, en Seine-Saint-Denis.

Pour rééquilibrer le Nord de l'agglomération parisienne en massifs boisés, pour réactualiser l'imaginaire des grandes forêts de Bondy et de Sevran, en partie disparues, le concours portait sur la création d'un parc forestier.

Le programme n'ignorait pas l'extrême lenteur de la croissance d'une forêt et il destinait donc à des populations futures, un parc pour lequel il était prématuré d'imaginer la nature des usages. Il nous demandait la conception d'un enchaînement d'espaces capables, très divers en tailles, en configurations et en qualités ... une sorte de campagne bocagère et boisée qui serait équipée très progressivement et à la demande.

Le parc du Sausset a emprunté son territoire à l'extrême Ouest de la grande plaine céréalière de France, après sa fragmentation par des infrastructures : routes, autoroutes, échangeurs, voies ferrées ; ou, plus tard, son encombrement par le parc des expositions ou encore, par les zones d'activités sous influence de Roissy.



Photo de J. B. Leroux

LE PARC DU SAUSSET



Photo de J. B. Leroux



La parcelle cultivée de blé ou de maïs, entre des infrastructures sans nom : A86, F2, V3C, CD40, était encore considérable ... Elle se refusait, en première lecture, tant elle était nue et plate. On pouvait, cependant, distinguer, sous l'étendue céréalière, une topographie pleine de ressources et de puissance qui a pris de l'amplitude et du corps dès les premiers dessins de notre projet.

Les travaux du parc commencent en 1982 par la plantation de 400 000 très jeunes arbres. Ils ne sont toujours pas terminés, plus de vingt ans après, en raison de l'inégalité et de la modicité des budgets annuels.

Un terrain inhabituellement grand ... Une expérience inhabituellement longue.

Il me faut rendre compte de cette expérience qui a, évidemment, joué un rôle considérable dans l'évolution de mon point de vue sur la nature des paysages. Pour cette note, précisément, je m'attacherai à ne garder, des qualités mises à jour au cours du travail de conception et de chantier du parc, que celles ayant trouvé plus tard, des correspondances directes ou transposées au cours de l'élaboration des projets urbains de la Plaine St Denis, de Montreuil, de la Cité Internationale.

Des correspondances entre la pensée paysagère et la pensée de l'urbanisme.

Que se passe-t-il aux premiers moments du projet ?

Nous sommes immédiatement privés de nos moyens ordinaires de conception, de constitution par l'immensité du site. Je ne peux plus, comme je l'ai fait à Grenoble ou à Maurepas, tenir toute l'étendue.

Jusque-là, je pensais que l'on pourrait agir de manière définitive sur l'espace et que la réalisation se maintiendrait en tous points conforme à son projet.

Le contexte, le site ne s'étaient pas encore imposés. Je considérais, à tort, que les terrains des grands ensembles, des villes nouvelles sur lesquels j'avais réalisé des parcs étaient, le plus souvent, des espaces résiduels, assez amorphes et de faible sollicitation.

- Mes projets ne s'alimentaient donc que de leurs propres raisons.

Je disais, à l'instant, que je voulais rompre avec mes aînés, avec l'idée qu'ils se faisaient de la nature. Je voulais faire cette démonstration et je l'aurais fait, de la même manière, en d'autres lieux.

Dans la trilogie : site, programme, créateur, je surévaluais ma propre part, tant j'étais fasciné par mon point de vue et par l'imaginaire qu'il sous-tendait.

- Cette fascination éclipse toutes les données du paysage considéré et le projet entre, alors, en force (comme une utopie : littéralement, sans lieu).

- Au Sausset le terrain a débordé, très largement, notre capacité d'agencement et nous avons compris très vite ce que devait être l'inévitable partage entre notre maîtrise d'œuvre et la dynamique du site ou plus largement celle du contexte.

À cette révélation, s'ajoute la conviction que cette terre, très riche, cultivée, travaillée depuis si longtemps, ne devait pas être bousculée.

Elle était, presque parfaitement, prête pour la pousse des arbres que nous devons planter. Sur ce paysage calme et puissant, nous nous sommes donc déterminés à ne pas introduire le tumulte, à ne pas déranger le sol, à rompre avec la pensée des grands travaux et à ne jamais laisser entrer de gros engins de terrassement.

- Nous découvrons que la mesure, que la difficulté d'un projet sur l'espace, n'est pas celle d'y mettre des choses, mais, le plus souvent, celle de ne pas le faire.

- Nous découvrons le fait que le projet sur l'espace a, évidemment, comme visée l'amélioration et la transformation des lieux; mais il est, avant tout, une méthode qui permet d'interroger l'histoire et la géographie. **Il est un outil de connaissance.**

La topographie ne serait donc pas modifiée, seules quelques nervures ou incisions viendront en surligner la morphologie au moment où elle amorce ses grands mouvements de pente.

Le projet sur le paysage rencontre une autre difficulté : tout ce qu'il considère est fuyant, gauche, indiscipliné, circonstanciel.

- La géométrie est donc, à cet égard, un outil intéressant par la possibilité qu'elle donne de rapporter l'indécision des formes paysagères à la règle simple de certains tracés. On ne peut pas appréhender, ni représenter, la complexité morphologique d'un site dans un premier élan. Nous devons la reconstruire patiemment en utilisant les éléments de rationalité et de mesure que nous offre la géométrie.

Au parc du Sausset, nous considérons qu'elle était utile pour réconcilier les fragments chaotiques d'un territoire de banlieue. Le parc devait devenir le lieu où seraient restaurées certaines règles de composition de la ville sédimentaire. Nous nous sommes donc imposé un travail sur la géométrie, sur le tracé extrêmement élaboré. En effet, nous avons mêlé, intimement, les lignes que nous jugions nécessaires pour distribuer les lieux à partir d'un quadrillage initié par la Ville d'Aulnay, avec les anciens chemins et les limites de champs.

En décidant de faire un parc où ce sont les plantes, les arbres qui vont, à terme, donner effectivement leur forme aux différents espaces, nous acceptons le partage et la délégation de notre projet.

- En effet, nous devenions, dès lors, des concepteurs assez particuliers puisqu'une bonne part des éléments que nous allions mettre en œuvre prenaient forme et se développaient d'eux-mêmes. Notre rôle se limitait donc à préparer les meilleures conditions pour qu'une situation paysagère génère son propre avènement.

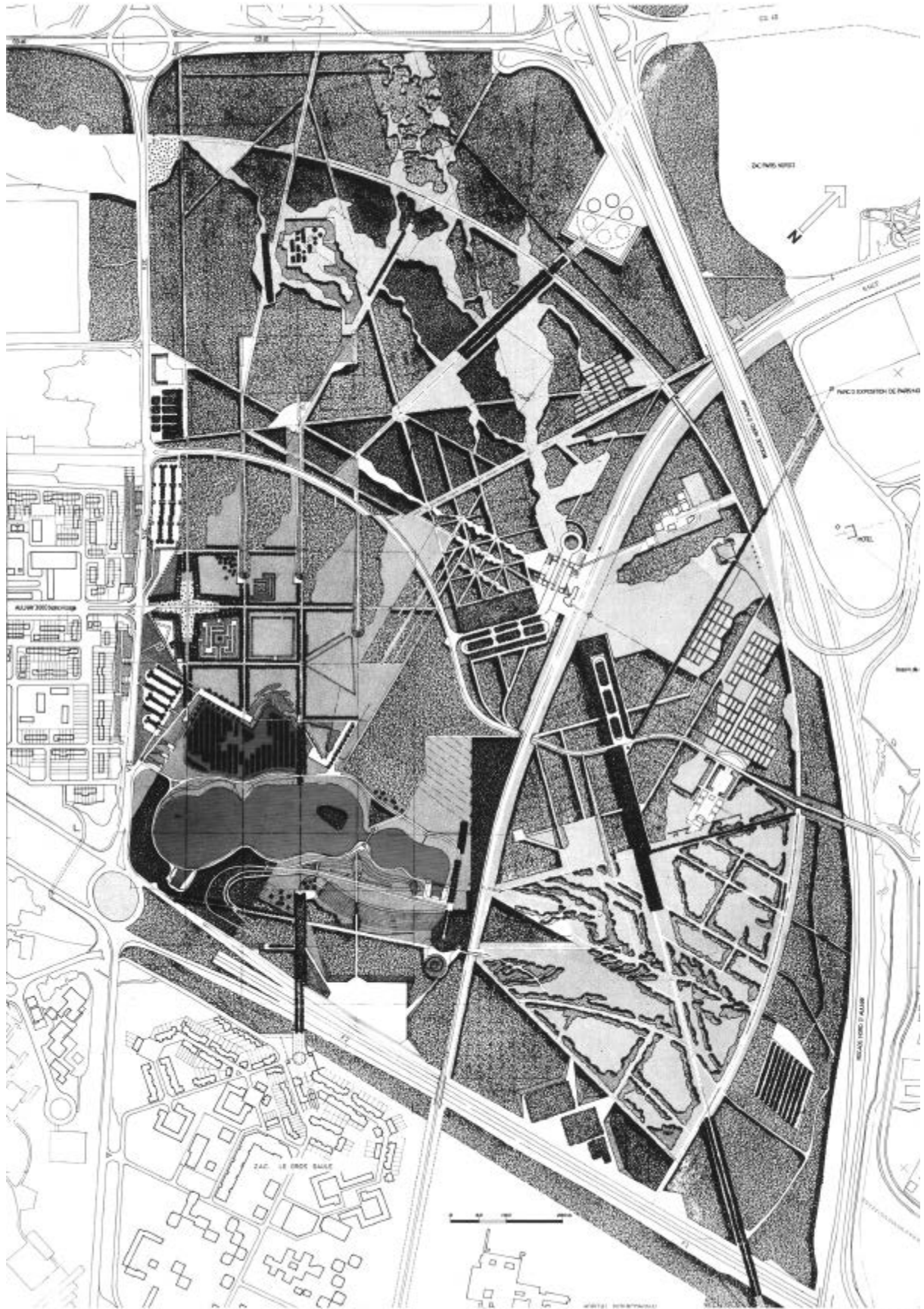
- Le travail du paysagiste trouve sa véritable pérennité dans une action partagée avec d'autres opérateurs que sont : le climat, les conditions du sol, les règles d'association, de concurrence et de pousse des plantes, les gestionnaires et bien d'autres encore. Parfois, de redoutables agents contredisent ou modifient sensiblement nos réalisations : les chenilles ou les lapins sur la Plaine de Roissy auront, demain, peut-être, définitivement raison de la forêt que nous sommes en train de mettre en œuvre.

- Notre véritable rôle est de reconnaître les dynamiques à l'œuvre sur le site et d'entrer, avec notre nouveauté, dans ce concert des choses.

Je compare souvent l'art du paysage à celui de la conversation : trois ou quatre personnes parlent entre elles, nous pouvons les interrompre pour imposer une autre parole, mais nous pouvons aussi prendre quelques minutes pour les entendre et avancer, ensuite, notre point de vue, de manière que nos idées trouvent leur place dans le cours général de la conversation.

L'organisation des plantes pour que se développent, à terme, les différentes scènes végétales : hêtraie, chênaie, frênaie, pinède, aulnaie en lisière ou en plein bois ou encore celles du marais ou du bocage, exige de belles connaissances. Connaissance de leur mode d'association, des conditions qui leur sont favorables, de leur vitesse de croissance, des règles qui déterminent leur sélection naturelle ou volontaire et enfin, de la patience nécessaire pour attendre leur maturité.

- Cette familiarité acquise en travaillant sur le milieu vivant nous incline à penser le paysage comme le lieu où tous les éléments s'entre-déterminent. Où les localités ne sont compréhensibles que par référence à un ensemble qui s'intègre, à son tour, dans un ensemble plus vaste. Le paysage, par ses alliances nombreuses, tisse un "*milieu*" qui intègre, sans mélange, des localités diversifiées. Il est un lieu d'interrelations.



LE PARC DU SAUSSET

S'il n'y a pas de confusion ou d'éparpillement des données dans la plupart des paysages où le végétal domine, c'est parce que les parties ne s'ignorent pas... parce qu'elles sont liées par un même pacte.

■ Ce n'est donc pas l'idéologie qui nous tient éloignés de la pensée actuelle; celle qui fait l'apologie de la juxtaposition, du chaos. Nous sommes tenus par nos expériences à considérer l'espace du paysage ou de la ville comme un véritable "*milieu*" où les choses existantes ou rapportées échangent multiples fois.

Intervenir dans ce champ d'interrelations demande de la connaissance et du doigté, sans quoi la greffe a toutes les chances d'être rejetée.

→ En juin 1983 paraît, dans "*les annales de la recherche urbaine*" n°18-19, : "**Versailles, lecture d'un jardin**", recherche que nous avons réalisée : Jacques Coulon, Marie-Hélène Loze et moi-même.

Certains aspects du jardin de Versailles nous ont paru susceptibles de relancer le débat sur l'histoire de sa mise en œuvre. Notre méthode était fondée sur l'idée qu'une lecture directe et contemporaine du jardin pouvait déceler un certain nombre d'indices qui témoignent de son évolution historique.

■ Dans la variété des formes et des figures, mais surtout dans leur mode de distribution, nous pouvions percevoir le changement et la durée ; le jardin, comme tout paysage, enregistre le temps.

En effet nous pensions que s'il est important de savoir interpréter le paysage, il n'est pas inutile de savoir le regarder ; c'est pourquoi nous avons délibérément orienté notre travail sur des méthodes capables de nous initier à la matérialité du jardin, à la variété de ses formes et de ses agencements, afin de décrypter des surimpressions, le temps et la manière dont ils ont été produits. Familiarisés par notre pratique de paysagistes aux modes d'élaboration d'un projet, nous avons certaines aptitudes à mettre en évidence les composantes et les structures internes du ou des projets successifs ayant donné forme à ce jardin ; mais aussi celles de percevoir les ruptures, les collages, les cicatrices, les prothèses, bref, toutes formes constituées qui lui ont donné du corps (son identité évolutive).

Nous avons décidé d'étudier le tracé, aspect le plus abstrait du jardin, le moins étudié et cependant celui dont tout le monde parle lorsqu'il s'agit de Versailles. Nous avons, nous-mêmes, pendant deux ans, mesuré tous les éléments, tous les espaces du petit parc avec un décimètre et... à quatre pattes souvent !

La conception du jardin commence par la maîtrise du site, par le bâti général, à partir duquel les lieux s'organisent, les formes s'installent.

Concernant les jardins de Versailles, il existe de nombreux documents et études qui nous informent sur chaque élément, présent ou disparu, entrant dans leur composition. Les historiens ont fait porter tout l'effort d'investigation sur les composantes, sans jamais parvenir à réellement les situer dans leur système d'agencement. On sait donc à peu près certainement par qui, à quelle époque et où ont été placés tel vase, telle statue, tel bassin, tel ensemble d'éléments formant un lieu spécifique.

■ Ce que l'on connaît moins et qui cependant relève de l'art des jardins, c'est comment se règle la position relative des éléments les uns par rapport aux autres : leur mode de distribution.

Les statues du jardin que l'on protège l'hiver par une housse de plastique vert perdent, à cette occasion, leur identité et leurs connotations historiques ; en les couvrant, on les distrait de leur individualité formelle, on les "*fantomatise*" ; alors, elles établissent entre elles de pures correspondances, elles agissent à distance les unes sur les autres pour configurer plus clairement le milieu, le champ qui les organise. Or, le tracé est précisément le moyen projectuel, le canevas qui gère fondamentalement l'ensemble des dispositions visibles dans l'espace et l'articulation des parties. C'est l'armature que se donne le concepteur pour embrasser le site et y organiser la diversité que le jardin rassemble.

Ce travail appliqué et patient sur la mesure nous a ouvert de nombreuses pistes pour comprendre le travail d'André Lenôtre et des autres concepteurs du parc de Versailles.

5^{ème} période : la relance vers de nouveaux projets

→ **De l'enseignement toujours ...**, la moitié de mon temps. En 1986 je suis Maître de Conférence de "*théorie et pratique du projet sur le paysage*" et, à cette occasion, je rédige un assez long document sur la pédagogie de l'enseignement du projet et sur ce qui deviendra le cadre de l'organisation de l'enseignement du paysage à l'E.N.S.P.

→ En sept ans, je participe à **de nombreux concours**. Quelques-uns furent gagnés et beaucoup d'autres perdus, dont quelques beaux projets !

→ En 1990 – 1991 Une longue **étude des espaces publics en agrandissement du bois de Boulogne** pour la "*ZAC de la Porte Maillot*", qui ne fut jamais réalisée. Cet aménagement prévoyait la couverture, très coûteuse, d'une partie du périphérique pour agrandir le Bois de Boulogne entre la Porte Dauphine et la Porte Maillot. Pour amortir le coût de cet investissement, il avait été imaginé la construction d'un nouveau quartier très dense, à cheval sur le périphérique.

Le véritable intérêt de ce travail fut **l'étude historique de la limite que forme le bois de Boulogne avec Paris**.

À l'image de tous les grands projets techniques contemporains, le périphérique a été conçu sur la "*tabula rasa*", sans beaucoup d'égard pour les autres systèmes de relations qui se sont historiquement tissés entre Paris et le bois.

Certes, la construction des fortifications de Thiers en 1840 et leur dissolution un siècle plus tard, ont provoqué des bouleversements de même importance ... Ces transformations successives ont été gouvernées par des logiques aveugles et radicales.

Mais cependant, les plans et les illustrations que nous avons réunis montrent, à l'évidence, que la plupart des projets anciens, qu'ils aient été réalisés ou non, établissaient, en contrepartie de leur impact, des systèmes plus complexes et plus diversifiés ..., des formes d'aménagement plus conséquentes et plus intelligibles.

■ Nous avons donc, à partir des travaux de Jean-Louis Cohen, André Lortie et Bruno Fortier, étudié tous les "*bougés*" historiques de cette limite : le dispositif de défense de Paris, les projets d'embellissement de la capitale (Alphand), la suppression des fortifications en 1924, le plan d'urbanisme des années trente qui imagine un véritable système d'agrafes ponctuant, régulièrement la limite de Paris et le périphérique en 1960.

→ En juin 1991, l'agence d'urbanisme de la région Flandre-Dunkerque me confie **une mission d'expertise dans le cadre de la préparation des travaux du schéma industriel** : 5 000 hectares d'espaces portuaires entre Gravelines et le port "*Freyssinet*" à Dunkerque. Pour répondre dans l'urgence à cette étude, la méthode utilisée fut celle d'un travail précis de comparaison entre des cartes, des photographies aériennes et l'état des projets réalisés ou non. J'ai fait de fréquents survols en hélicoptère, que je confirmais par des points de vue au sol.

■ J'utilise, maintenant, ce principe de révélation du "tremblé", du "bougé" des limites et des occupations successives, pour montrer les valeurs tendanciennes d'un site, son inclinaison. Comme le fait un cinéaste, sur sa table de montage, je déplace le curseur qui fait défiler la série des images historiques. En poussant le curseur à son extrémité, je peux prolonger cette suite et entr'apercevoir les configurations futures de ce paysage; les anticiper.

On a pu mettre en évidence la dynamique de développement du port vers l'Ouest (le long du rivage), qui s'accompagnait d'une avancée vers le Sud (à l'intérieur des terres), de plus en plus profonde, de la zone industrielle et des divers bassins qui devront suppléer à l'estuaire manquant. Ce mouvement perceptible du repli du paysage urbain vers le Sud, sur la nouvelle ligne d'appui de la rocade, les pressions exercées sur la RN1 dont on prévoyait la coupure pour agrandir le bassin de l'Atlantique, augurent de la perte possible de la mer comme référent de l'agglomération.

Les documents d'urbanisme ont inauguré, dans les années 70, une vigoureuse politique de plantation à la périphérie des agglomérations. Ces boisements ont, aujourd'hui, une belle importance et un impact qui rassurent, mais :

- ils traduisent une certaine défiance, un désir d'insularité des villes qui, pour se défendre, se sont repliées sur elles-mêmes et se sont coupées de leur horizon fondateur.
- Ils refoulent, dans l'esprit de ceux qui travaillent et qui vivent sur ce site, la valeur esthétique du paysage industriel et favorisent l'antagonisme culturel entre l'espace de l'habitat et l'espace du travail.

À l'issue de ce travail, j'ai fait 7 propositions pour une Charte du Paysage Flandre-Dunkerque devant être intégrées au "*schéma industriel*" :

- la création d'un boulevard de la mer
- la confirmation de la RN1 comme l'axe de résistance qui fait obligation à l'urbanisme à venir
- un paysage du littoral qui réconcilie l'espace de l'habitat et l'espace du travail
- la rocade comme limite Sud, comme ligne de perception des composantes actives du paysage de la région Flandre-Dunkerque: l'industrie d'un côté, la campagne de l'autre.
- la gestion des nouvelles plates-formes industrielles en préservant les terrains agricoles : des paysages qui s'enchaînent
- l'ouverture sur les grands horizons
- une écologie qui gère et met en scène la présence de l'eau sur ce territoire

6^{ème} période : La production

Les sept années de 92 à 98 ont été de toutes les plus productives :

Deux espaces publics importants réalisés

→ L'avenue d'Italie

■ Je retiens de ce projet le mode de conception en "*seconde œuvre*", que j'affectionne désormais.

Nous voulions, en effet, réintroduire ce grand axe dans le patrimoine des avenues parisiennes. Nous avons repris à notre compte tous les matériaux, tous les savoir-faire acquis depuis longtemps par les services de la voirie. L'accumulation de leurs expériences était la "*première œuvre*". En deuxième, nous nous sommes intéressés à parfaire l'ensemble des distributions, l'ensemble des usages ; tous les détails de sols, de plantations, avec une attention plus particulière pour l'éclairage (Laurent Fachard).

La couverture de l'autoroute A1 à St Denis

L'ancienne route royale « avenue de Paris », puis avenue du « Président Wilson », fut éventrée en 1960 pour le passage en tranchée de l'autoroute A1. La Plaine St Denis est alors coupée en deux, dévastée par le bruit et la pollution.



COUVERTURE DE L'AUTOROUTE A1 - SAINT DENIS



L'État, en 1997, veut implanter le Stade de France à St Denis; les élus de cette ville exigent, avant toute négociation, que l'autoroute soit couverte. Couverte par une dalle, suffisamment lourde pour porter à la fois des hommes et des plantes, une dalle capable de reconstituer le sol de pratique volé.

La requalification de l'avenue joue un rôle décisif pour le projet urbain de la Plaine, ainsi que nous le verrons plus avant.

Un parc réalisé

→ La première tranche du **parc de Gerland** que je considère comme notre projet le plus concis, le plus évident, le plus fréquenté aussi.

Nous avons, avec Claire et Gabriel Chauvel, fait dans de ce parc un grand jardin linéaire de 500 mètres par 50.

Nous voulions, depuis longtemps, concevoir et réaliser un jardin qui, lui, fasse référence à la maîtrise des plantes par le travail de l'homme : agriculteurs, horticulteurs, maraîchers. Un jardin dans la ville qui évoque moins la "nature " que la "campagne ".

Un facteur essentiel d'étonnement de ce jardin est son mode de gestion : la tonte fréquente, la fauche des associations végétales, qui exacerbent les facteurs saisonniers et accélèrent le processus de croissance (vigueur des pousses de l'année). Ce mode de gestion met en scène : labours, semis, bouturages, fauches. C'est lui qui décide de la structure en bandes très simples, très rationnelles sur lesquelles va s'épanouir la diversité des plantes associées.

Mais c'est surtout l'importance de la dimension donnée à ce jardin, sa longueur, qui semble nécessaire pour que l'imaginaire du public quitte l'échelle de la plate-bande pour retrouver la dimension d'un champ cultivé et l'outillage adapté pour ce type de parcelle.

En ce sens, notre jardin est le contrepoint du "*jardin en mouvement*" de Gilles Clément au parc Citroën Cévennes qui fait référence aux cycles et associations naturelles des plantes.

Trois projets urbains

→ Le centre ville de Montreuil et les murs à pêches

Une première étude est faite en 1993 pour **le centre ville**. L'équipe dirigée par Alvaro Siza réunit : Emmanuelle et Laurent Beaudoin, Christian Devillers et moi.

■ J'apporte, à l'équipe et à Siza, qui l'adopte sans hésitation, une notion moins fermée du concept de centre.

Un croquis sur les "*horizons*", les interrelations du centre avec les quartiers, montrait, en effet, la nécessité de garder, dans son champ visuel, dans son aire d'influence, les effets de la pente des coteaux Est. C'est par l'intermédiaire exprimé de cette part de la géographie de Montreuil que les quartiers populaires du plateau St. Antoine pourront être, demain, solidaires de cette nouvelle centralité.

Les dessins successifs de A.Siza témoignent de la prise en considération de mon travail.

Une seconde et une troisième études portaient sur **le quartier St.Antoine** (plateau Est de Montreuil) où, sur une trentaine d'hectares d'un seul tenant, des parcelles fermées par des "*murs à pêches*" perdurent.



LE PARC DE GERLAND - LYON

"Il n'existe, en aucun lieu du monde civilisé, de culture d'arbres à fruit en espalier conduit avec autant d'intelligence et de perfection que celle de Montreuil" La maison rustique du XIX^e siècle.

Tout le monde s'accorde à reconnaître, comme étant l'art particulier des jardiniers de Montreuil, un ensemble de savoirs et de savoir-faire qui se combinaient entre eux pour constituer *"un système"*, tel que le définissait, au XVIII^e s., l'Abbé Schabol: " Un assemblage de pensées, d'opinions et de raisonnements, d'après lesquels on va en avant et l'on agit".

Ce système associait donc les techniques très élaborées de la construction des murs, à celles du palissage, de la taille, de l'ébourgeonnement, de la fumure et de bien d'autres encore.

- Une belle histoire... mais surtout une très longue histoire...d'au moins quatre siècles.

- Une histoire d'horticulture, mais aussi une histoire d'architecture.

"(...) Au moyen des succès presque miraculeux dans la culture des fruits, légumes &c. les murailles se multiplièrent tellement à Montreuil, que tous les terrains de la campagne qui sont contigus au village furent enclos de murs, & aujourd'hui ce village forme une enceinte qui équivaut à une grande ville(...)". Abbé Schabol 1755.

"Le plus grand nombre des murs est dirigé du Sud au Nord, faisant face à l'Est et à l'Ouest ; les murs ainsi exposés sont garnis de pêchers des deux côtés ; quelques-uns sont dirigés de l'Est à l'Ouest, faisant face au Sud et au Nord ; le côté Sud est seul garni de pêchers ; néanmoins, il y a à Montreuil un certain nombre de pêchers exposés au plein Nord, dont le fruit ne nous a jamais paru de qualité sensiblement inférieure à celui des pêchers mieux exposés ; seulement il mûrit plus tard, et les fleurs sont plus souvent détruites par la gelée ".

Au début de ce siècle, les murs à pêches couvraient plus de cinq cents hectares. Jusqu'à la dernière guerre, la forme urbaine de Montreuil s'est organisée selon le strict tracé du parcellaire des murs dont beaucoup servent encore de limites pour des parcelles bâties.

■ L'art avec lequel ces fondations avaient été disposées et orientées sur la pente a offert par la suite aux hommes qui ont habité entre ces murs, les qualités qui étaient alors requises pour les pêches.

Nous avons établi une carte qui montre, à l'échelle de la ville, le territoire encore instruit par ces murs et la répartition des blancs (la tabula rasa) qui l'efface.

■ En sauvant, en valorisant, sur le quartier St.Antoine, les quelques hectares de pans de murs restant, la ville de Montreuil peut se constituer une source, une mémoire à partir de laquelle, elle pourra, à nouveau, transposer et singulariser sa forme urbaine.

Dès mon étude de 1993, je pensais qu'un bon moyen de prolonger l'histoire de ce territoire, serait de maintenir et d'attirer, entre ces murs, des activités du type horticole ou agricole: production de fruits, de légumes, de fleurs, production de plantes pour les jardins.

En continuant de travailler le sol pour en maintenir la fertilité, ces activités collaboreraient à la sauvegarde des murs, mais aussi, à la préservation des espaces *"naturels"* du quartier.

Or les faits montrent qu'en région parisienne les conditions de production offertes aujourd'hui à ce type d'activités ne sont pas très favorables.

La production horticole et maraîchère qui faisait, à l'époque, la richesse de beaucoup de villes de la première couronne, a depuis longtemps quitté ces territoires pour des espaces plus lointains, plus vastes, moins chers et moins contraignants.

Avec Edouardo Souto De Moura j'ai prolongé ce travail. Nous avons pensé que des maisons individuelles privées ou de petites activités artisanales trouveraient aisément leur place dans cette structure parcellaire. Montreuil propose déjà de nombreux exemples de ce type d'occupation.

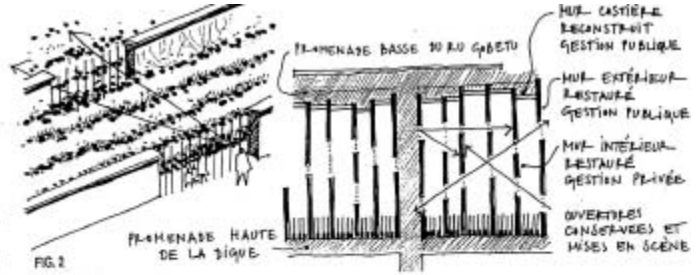
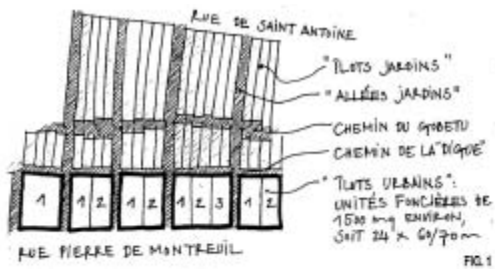
Nous avons aussi connaissance d'un quartier d'habitations très réputé à Thomery, près de Fontainebleau, occupant les anciennes parcelles, closes de murs, elles aussi, où l'on cultivait



Le quartier Saint Antoine à Montreuil : Les Murs à Pêches

Thomery (Fontainebleau) : Les Murs à Vignes





Thomery



Thomery



Montreuil : les Murs à Pêches



Montreuil : les Murs à Pêches



Le Potager du Roi à Versailles



(à une époque plus tardive que celle de Montreuil), la vigne en espalier. Aujourd'hui, les habitants de ces maisons cultivent leur jardin. Ils entretiennent et, parfois même, restaurent les murs qui délimitent leur parcelle.

■ C'est cette dynamique que nous proposons d'instaurer sur le quartier St.Antoine. Une dynamique où des configurations anciennes seraient sauvées par des configurations futures. En alternance régulière avec les parcelles privées, la collectivité publique devait, à son tour, restaurer et gérer un maillage d'"allées-jardins" ;. celles-ci étant constituées de plusieurs parcelles, avec leur cloisonnement de maçonneries.

L'importance donnée aux espaces publics plantés devait enchaîner les espaces les uns aux autres, créant de véritables continuités paysagères et végétales. Il faut ajouter à cela, la très grande importance prise, dans cette proposition, par les jardins des parcelles privées dont la densité construite devait rester assez faible. Les murs étant souvent fendus, ébréchés, détruits sur une certaine longueur, nous ne faisons pas obligation de retrouver la parfaite étanchéité du système. Ainsi de très nombreux passages devaient permettre des habitats ou des passages pour la petite faune.

L'ensemble de ces jardins et espaces publics aurait alors, constitué un véritable "milieu».

L'étude était à peine terminée que la Ministre de l'Environnement (de l'époque), décide de prendre une stricte mesure de protection pour la meilleure partie des murs, alors qu'elle n'ignore pas l'indigence des moyens de l'Etat pour la sauvegarde.

Le projet s'arrête et... l'avenir des murs aussi !

➔ La Cité Internationale de Lyon

Commencé en 1982 et toujours en cours de chantier, ce nouveau quartier de Lyon s'inscrit sur l'épaisseur d'une immense digue courbe, construite au XVIII^e siècle, qui depuis ce temps protège des inondations du Rhône le quartier des Brotteaux, au Nord-Est de la ville.

Un site exceptionnel de trente-cinq hectares entre la rive gauche d'un fleuve tumultueux et les arbres plus que centenaires du très beau parc de la Tête d'Or dessiné en 1855 par les frères Denis et Eugène Bühler, paysagistes originaires de Suisse .

Lorsqu'en 1986 Renzo Piano est déclaré lauréat du concours d'idées pour l'aménagement de la Cité, il en fixe le concept fondateur en désignant le Rhône et l'ancien Parc, c'est-à-dire les deux entités paysagères riveraines, comme les éléments dominants et majoritaires. Il décide donc d'inscrire son architecture dans la valeur patrimoniale des lieux en lui donnant le Paysage et la "Nature" comme cadres.

" L'environnement extraordinaire du site nous ramène au thème le plus marquant de l'architecture de cette fin de siècle, c'est-à-dire, un rapport harmonieux entre bâti et nature" Renzo Piano.

Il choisit notre équipe pour conforter ses premières intuitions et dessiner, avec lui, les espaces publics. Espaces publics qui, dans cette opération d'urbanisme, ne sont pas considérés comme de simples espaces d'accompagnement, mais comme des éléments de confortation du site ayant une double vocation : celle de prolonger le parc de la Tête d'Or, sur la digue, jusqu'aux berges du Rhône et celle de qualifier l'ensemble urbain de la Cité Internationale qui doit être immergé dans ce paysage.

Dès l'origine du projet, nous avons la certitude que tous les éléments existants sur le site : la digue, plusieurs fois modifiée, les quais hauts et bas, les anciennes constructions du Palais de la Foire datant de 1926, celle du palais des Congrès de 1960, les deux lignes de platanes, le parc de la Tête d'Or lui-même, étaient issus d'une même dynamique, utilisant le même langage, celui que le fleuve suscite et impose.

■ Nous pensions donc que toutes formes nouvelles d'aménagement, l'architecture comprise, devaient se soumettre à cette évidence géographique et que nous devions poursuivre et fortifier cet état des choses.

■ Pour élargir notre point de vue, nous avons remonté maintes fois les rives sur plusieurs kilomètres en amont pour regarder comment le fleuve, libre encore du dessin de la ville, occupe plusieurs lits sur un vaste territoire où s'entremêlent des îles, des bras vifs ou morts, des "lônes" bordées d'une végétation hygrophile. Pour regarder comment il se resserre progressivement vers l'aval en recomposant sans cesse la frange de ses îles derrière la première ligne dure d'un canal ; comment, juste avant son entrée en ville, il détermine, en sous-œuvre, les ouvrages de la digue et du parc de la Tête d'Or et comment enfin il se concentre entre les perrés et murs de quais surlignés par le double mail de platanes qui traverse et caractérise la ville de Lyon.

■ Transversalement nous devions aussi comprendre comment le Parc fut dessiné par les frères Bühler :

- La haute digue qui protégeait leur terrain du débordement des eaux fut, pour eux, l'occasion de créer, ex nihilo, une nouvelle "nature", un tableau pittoresque coupé, de fait, de ses horizons larges.
- Le Rhône mis à l'écart n'était plus cité, dans leur projet, que par les eaux dormantes d'un lac.
- Les coteaux de Caluire n'étaient plus présents dans l'intimité recomposée de ce parc dont la végétation, de nature très horticole, accusait encore son caractère d'exception. Seul un tertre, au centre de la composition, permettait d'échapper à cette intériorité pour contempler les lointains. Le tertre fut arasé en 1894, si bien qu'aujourd'hui le parc existe comme un très beau fragment de paysage refermé sur lui-même comme un ailleurs qui, à une très grande proximité du centre ville, enchante les Lyonnais.

Nous avons scrupuleusement respecté l'intégrité de ce parc ancien, son unité paysagère et émotionnelle en maintenant, sans les déborder, la grille qui le clôture et la lisière de résineux, sur le talus, qui cadre son territoire.

■ À cette image de nature idyllique, horticole et domestiquée, nous avons ajouté, sur notre propre emprise, un nouveau parc qui s'adresse davantage à la naturalité du fleuve, qui met en scène le régime changeant de ses eaux et les divers paysages qu'il détermine. Un parc plus ouvert sur ses horizons naturels ou urbains et qui recompose les berges de la rive gauche pour les rendre à la fréquentation.

Dans les premières phases du projet l'équipe de Renzo Piano portait son attention sur la conception d'un registre spatial qui, au travers des lignes des constructions nouvelles, assurait des continuités entre la lisière de l'ancien parc et la berge du Rhône pour mettre l'une et l'autre en relation transversale directe.

■ Or je montrai que la dynamique du fleuve induit, au contraire, une occupation de l'espace par strates longitudinales : longs bancs de gravier en bourrelets, basses rives en cordons de sable fin, diverses levées de terre formant un système laminaire engraisé par différents étages de végétation. Les aménagements successifs de la digue elle-même et de ses diverses constructions ont, à leur tour, surligné ce milieu écologique par des ouvrages linéaires : perrés, petites digues, quais, bâtiments en forme de peigne, par un mail de platanes et, enfin, par la grille et le contre-talus du parc.

■ Dès lors notre travail nous a conduits à maintenir, à renforcer et à recréer le système de structuration du paysage en strates parallèles aux berges.

■ Renzo Piano a progressivement fait évoluer son projet en courbant simplement les lignes de ses "pavillons" comme deux nouvelles strates, au centre de la digue.

Cette **attention portée au contexte géographique et historique** collabore à cette sorte d'évidence, de "déjà là" comme le dirait A.Grumbach. A mon sens, elle qualifie ce projet d'urbanisme.

→ Le projet urbain de la Plaine Saint-Denis

En 1993 le GIE "Hippodamos 93", comprenant Yves Lion, Pierre Riboulet, Philippe Robert et moi, commence, pour six ans, le projet urbain des huit cents hectares de la Plaine Saint-Denis.

Je ne sais comment rendre compte d'une aussi longue expérience. Je cite donc un texte que j'ai écrit en introduction au premier rapport d'Hippodamos :

" La Plaine Saint-Denis... toute l'histoire de l'installation et de l'activité des hommes sur ce territoire est fondée sur de la géographie...son nom le dit.

Elle commence au "Pas de la Chapelle", entre les Buttes Chaumont et Montmartre, le seuil qui ouvre sur la grande Plaine de France, et le point précis où le méandre de Gennevilliers, en se retournant, fut à l'origine de la ville de Saint-Denis.

Ici, depuis longtemps convergent tous les grands axes de communication, et là..., confluent la Seine et le Canal, son raccourci.

Vaste Plaine bornée sur l'horizon par la douce silhouette des Buttes d'Orgemont, de Montmorency et de la toute petite butte Pinson qui met en perspective celle d'Écouen, plus lointaine.

L'urbanisation de la Plaine fut, dans un premier temps, une entreprise facile...l'horizontalité, la disponibilité des sols n'opposaient aucune résistance aux libres tracés des infrastructures, à la juxtaposition des emprises et des constructions.

La Seine, puis plus tard, le canal furent des voies d'eau commodes dont on a occupé les rives sans restriction. Les nuisances du trafic de transit s'ajoutèrent enfin à l'encombrement et au tumulte des berges.

Il est un temps...le nôtre...où l'accumulation des choses est telle que tous les horizons se ferment. La géographie est captée dans l'enchevêtrement des constructions et des ouvrages, ou repoussée au-delà des limites sensibles de la ville.

Il n'y a plus de lointain, il n'y a plus de paysage ou du moins cette forme de paysage que crée le rapport intelligible entre le territoire comme support, comme substrat et les divers agencements ou constructions des hommes qui l'habitent.

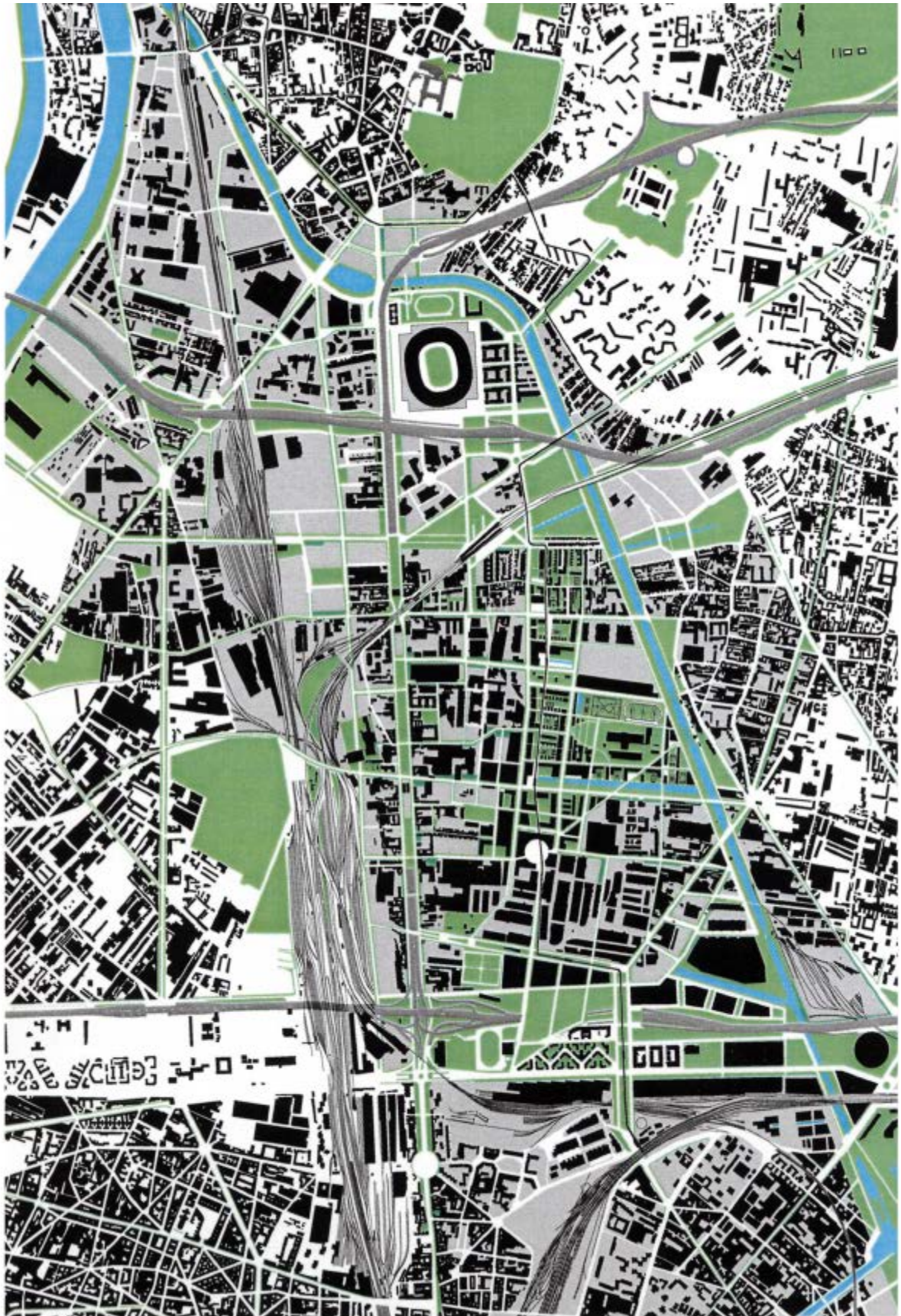
Pour prévenir cet effet d'obstruction, on a, depuis toujours, composé les villes; créé des systèmes d'interrelations capables de mettre en perspective les composantes urbaines, d'associer les divers lieux où s'exprime la vie publique; d'assurer les respirations, les points de vue, les axes qui, par effet d'enchaînement, maintiennent et démultiplient les horizons du site d'origine.

On a anéanti l'horizon physique et culturel des relations de Saint-Denis à Paris en construisant le monstrueux échangeur de la Chapelle.

On a dérobé le sol, le substrat des habitants de la Plaine en éventrant l'avenue du Président Wilson. Le fait fut si grave et la violence telle qu'à l'occasion de l'implantation du Stade de France on a enfin pris la décision de compenser cette perte par le réaménagement de cet axe majeur.

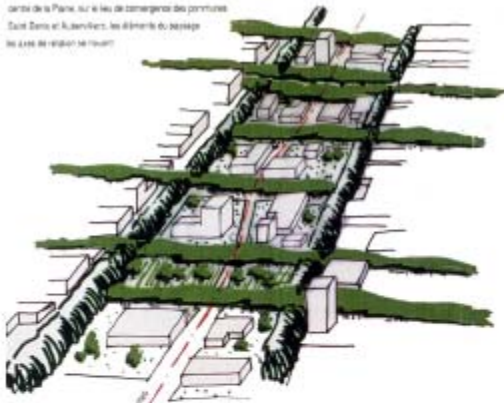
■ *Nous sommes persuadés que la renaissance de la Plaine se fera au prix d'une redécouverte du paysage. La prolifération des objets, la contiguïté et l'étau des emprises devront faire place...place à la mise en perspective, aux interrelations, place aux espaces ouverts et publics. Place enfin, à ce que nous avons appelé les "horizons-paysages".*

Le projet urbain inaugure cette ambition par la manière dont s'organisent les études que l'on pourrait comparer à un projet sur le paysage. Elles sont très profondément soucieuses du contexte, elles s'adaptent quotidiennement aux circonstances, elles proposent et

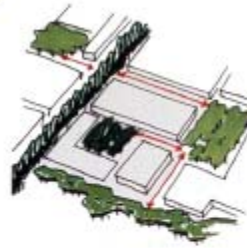


LE PROJET URBAIN DE LA PLAINE SAINT DENIS EN 2001

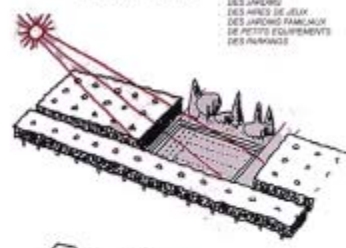
carte de la Paris, au le les de convergence des proximités
 Gare Dano et Auperviers, les éléments du paysage
 les axes de transport se trouvent



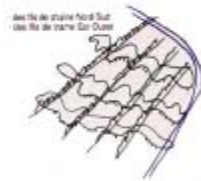
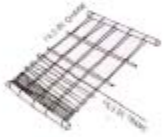
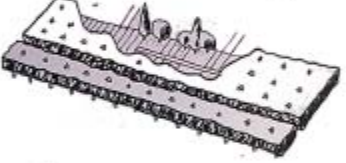
Ce nouvel horizon paysage de première importance, entre Avenue
 Wilson et le socle, forme l'accompagnement



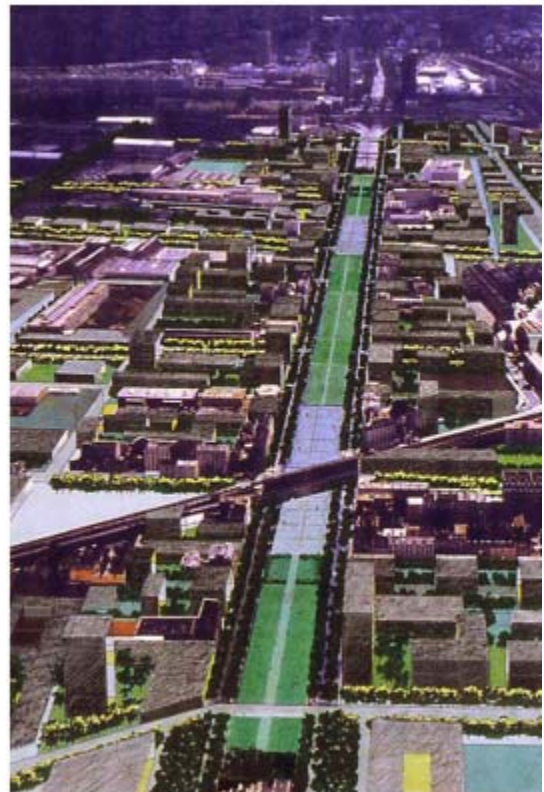
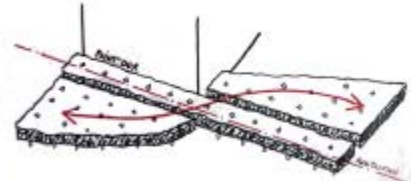
LA MARQUE DES ARBRES PEUT ETRE DISCONTINUE
 POUR CLARIFIER LE SENS
 DES ARBRES
 DES JARDINS
 DES AIRES DE JEUX
 DES JARDINS FAMILIAUX
 DE PETITS EQUIPEMENTS
 DES PARCS



A une échelle plus locale, des squares à l'image du square Thévoz
 proposent l'ensemble du site, permettant les projets nouveaux
 et anciens aux lieux. Certains de ces squares font partie
 du domaine public, d'autres sont restés dans des emprises privées
 et ont vu la composition de la forme urbaine



C'est que l'initiative prend à l'effort d'aménagement du
 domaine public



L'AVENUE DU PRESIDENT WILSON

reformulent, sans cesse, les conditions spatiales qui traduisent le mieux les exigences sociales des collectivités qui les initient.

Elles rendent compte de la réalité, de l'existant en préfigurant un avenir pour la Plaine.

M.C.

Le projet urbain de la Plaine St.Denis donne beaucoup d'importance aux relations transversales Est-Ouest pour associer les communes riveraines : St.Ouen et Aubervilliers à ce territoire; pour rompre aussi avec la logique radioconcentrique sur Paris et connecter les villes au Nord de la première couronne.

Ces voies nouvelles seront des lieux de fertilité. Des conditions optimales seront données à la végétation arborée par un système de gestion qui maintient en surface et utilise les eaux pluviales avant d'en rejeter le trop-plein dans les canalisations.

L'occasion est ainsi donnée de renouveler le principe des arbres en ligne qui accompagnent généralement les rues, en trouvant plus de souplesse et de diversité. Elles seront une alternative généreuse aux alignements "*haussmanniens*".

■ Jack Ralite, maire d'Aubervilliers nous dit qu'il veut "construire une ville qui se souvient de l'avenir"

Un plan de Paysage

→ La Ville Nouvelle de l'Isle d'Abeau :

En 1995, à l'initiative de Jean Frebault Directeur général de l'E.P.I.D.A., une démarche "*plan de paysage*" est initiée. Je suis associé aux CAUE de l'Ain, de l'Isère et du Rhône pour conduire ce travail.

Les paysages de l'Isle d'Abeau sont d'une qualité d'exception et d'une grande singularité, car ils enchaînent trois échelles successives :

- une échelle de proximité, faite du drapé des collines et des petits vallons, de l'enchevêtrement de reliefs de moyenne amplitude joliment surlignés par le travail des agriculteurs et qui, si l'on n'y prend garde, pourrait être facilement occultée par une mauvaise organisation du bâti.
- une échelle intermédiaire, celle de la vallée qui est certainement l'élément du site par lequel les unités urbaines de la ville nouvelle peuvent se fédérer.
- l'échelle des grands lointains, celle de la chaîne des Alpes, rapport exceptionnel à la grande nature qui associe les habitants de cette ville au pays tout entier.

La ville nouvelle doit tout à la fois ménager des discontinuités pour permettre des échappées et ainsi garder l'enchaînement de ces différentes échelles paysagères, en même temps qu'elle ne doit rien démentir de la mitoyenneté nécessaire des espaces de vie où se fondent les relations urbaines.

Le premier temps de mon travail fut celui d'une critique très vive de l'incroyable aveuglement avec lequel certains constructeurs avaient plaqué, sur ce territoire délicat, des plans masse absurdes aux formes contournées et préconçues. Le labyrinthe du réseau des voiries qu'ils aménageaient produisait sans cesse des culs-de-sac bornés ; l'assiette des routes était engluée, sans audace, dans la pente et les maisons amarrées au plein milieu de jardinets ridicules. Tout était fait pour l'enfermement. Le paysage originel qui aurait pu donner du sens à cette forme urbaine était, trop souvent..., encombré par des scories de la ville.

En contre-exemple : un des quartiers de la ville nouvelle "*le village de Terre*" réalisé par un collectif d'architectes, est exemplaire pour la manière dont la distribution des immeubles met



Les plateaux Sud : l'Isle d'Abeau



Entrée de Saint Alban de Roches



le village de Terre : l'Isle d'Abeau



Les différents Horizons



en perspective toutes les échelles du territoire : tactile, intermédiaire, lointaine. Ces ouvertures sur le paysage sont mises à disposition en presque tous les points du quartier.

J'ai ensuite utilisé une méthode de sites tests pour développer une critique plus positive : bien montrer la hiérarchie des divers plans de lecture de chaque entité paysagère et les moyens qui devaient être mis en œuvre pour que les quartiers s'orientent, par le biais des espaces publics notamment, sur cette belle campagne.

L'entrée de St.Alban ancien petit village des plateaux est, à cet égard, très remarquable. La route qui entre et sort de ce village est dessinée droite, en pleine pente. En quittant le bourg, on découvre, vers le bas, toute l'épaisseur de la vallée cultivée et, au delà, les contreforts et les plateaux Nord. Sur l'horizon... les jours de beau temps, l'immense chaîne des Alpes entoure le Mont Blanc.

Je n'oublie pas sans doute que je suis originaire d'Annecy ... cette ville où presque toutes les rues cadrent des montagnes à l'horizon ... comme le fait de la même manière la ville de Genève sa voisine.

■ C'est à l'Isle d'Abeau que je me suis attaché profondément à l'idée que le paysage, la campagne pouvaient conférer du sens à la ville "*diffuse*" et qu'à l'inverse, cette même ville pouvait, à son tour, donner du sens à la campagne qui, aujourd'hui, se désagrège.

7^{ème} Période : les quais de la Garonne à Bordeaux. L'enseignement à Genève

→ Le projet qui, aujourd'hui, m'occupe le plus et me passionne est celui de la transformation des **quais de la rive gauche à Bordeaux**. Je suis en train d'en réaliser les premiers travaux et je n'ai donc pas suffisamment de recul pour en faire le bilan. J'ai, devant moi, encore trois ou quatre ans de chantier. À cette échéance, peut-être, saurai je si j'ai réussi !

■ Cependant le projet que nous avons imaginé pour les quais s'inscrit dans les projets de "*seconde œuvre*" qui commencent avec l'Avenue d'Italie. En effet, toute la beauté possible était déjà là : la beauté géographique, celle de la Garonne forte et ample; la beauté historique, de l'incomparable façade des XVII, XVIII, XIX^{èmes} entièrement constituée.

- Nous avons choisi de nous intéresser à la lumière des quais, qui est aujourd'hui trop crue en y apportant les ombres et les lumières d'un espace "*jardiné*".
- Nous avons choisi de nous intéresser au confort de ceux qui allaient vivre sur cet espace. Ce qui me ramène, à une tout autre échelle, à l'attention pour le logement dans mes premiers projets avec Bernard Rousseau.
-

→ **L'enseignement de 3^o cycle à l'institut d'architecture de Genève** a déjà fait l'objet de mon introduction pour que la boucle, en fin, ne se referme pas !

Au terme du tour d'horizon de mes préoccupations, je tente de répondre à la question que pose Bernardo Secchi, comme il l'a fait lui-même en plusieurs occasions et comme d'autres l'on fait aussi :

"Comment améliorer l'habitabilité de la ville diffuse ?".



RAPPORTER AVEC ATTENTION LE TISSU DE LA VILLE CONTEMPORAINE SUR LE FONDS TERRITORIAL



Aux endroits où la campagne est encore voisine de la ville compacte ou sur des terrains agricoles convoités par l'urbanisation, je propose de rapporter, avec toute l'attention dont j'ai parlé (l'art de la conversation), le tissu ordinaire de la ville diffuse sur le fonds territorial, sur le paysage architecturé par les agriculteurs.

Le recouvrement judicieux de cette "*anthropogéographie*" rurale peut, à mon sens, polariser, orienter, ordonner et finalement qualifier les fragments épars de la ville moderne.

Beaucoup des configurations, des distributions de la campagne, qu'elles soient humaines comme le système viaire, le parcellaire, le bâti ou naturelles comme l'orographie, l'hydrographie, la végétation, sont aptes à accueillir de la forme urbaine. Elles forment un substrat capable de régler d'autres activités, d'autres pratiques, capable d'initier une autre fondation.

En effet, ces assemblages faits de tracés, de scarifications, de drapés, d'adossements, de délaissés sont presque toujours le fruit d'une longue interdépendance, d'une patiente négociation entre l'homme et son milieu. Ils ne manquent donc pas d'intelligence, d'efficacité ou de commodité. Au point où je disais, plus haut, à propos des murs de Montreuil, qu'ils avaient été pendant des centaines d'années propices à la fructification de pêches sublimes et qu'ils se sont avérés judicieux plus tard, pour agencer les jardins et les maisons des Montreuillois.

Parce qu'elle serait réglée par l'orientation et l'inclinaison générales des terres agricoles et par effet de continuité, la ville aurait donc en perspective et sur tous ses horizons, des vues sur la campagne. Campagne enchantée plus encore, lorsqu'elle serait orientée sur un fond "*de nature*".

En ce sens, j'évoque l'idée d'une monumentalité possible du fonds territorial.

Aldo Rossi désignait le monument (au sens vrai), comme un outil de compréhension et de redécouverte de la ville constituée. Il a chargé ce concept. C'est avec une certaine prudence que je le rapporte à la campagne. Mais, constatant l'attachement profond de mes concitoyens pour le paysage, j'estime que celui-ci peut contribuer, en la contenant, à donner du sens à la ville diffuse.

Inversement, cette ville nouvellement instruite par la campagne aurait une aptitude à sauvegarder cette dernière. Le refus grandissant des effets pervers de la mondialisation ouvre des perspectives sur d'autres formes d'exploitation agricole. En bien des endroits, à la culture intensive s'ajoute une culture de proximité où les produits cultivés sont à portée de main et de vue des habitants de la ville.

Ces deux mondes, urbain et rural, sont peut-être en train de se réconcilier.

Michel Corajoud. Paris, Juillet 2003.